

UNE ECOLOGIE CULTURELLE DE LA VILLE
UNE LECTURE SOCIOLOGIQUE DE L'ŒUVRE DE MARCEL RONCAYOLO

André Donzel

CNRS-LAMES

(À paraître dans la revue Rives méditerranéennes en 2013)

Introduction

Je voudrais d'abord remercier Pascale Froment et Boris Grésillon d'avoir pris l'initiative d'organiser cette journée très particulière puisqu'elle va nous permettre de renouer un dialogue de vive voix avec Marcel Roncayolo, ce qui est tout de même une opportunité assez rare pour le public des Bouches-du-Rhône ! C'est aussi un évènement teinté d'émotion, car je crois que nous sommes nombreux dans cette salle à nous être nourris de son érudition et de ses analyses sur la ville en général et sur Marseille en particulier.

Je n'ai pas eu la chance d'être un élève de Marcel Roncayolo, ni même d'être géographe, puisque le destin a voulu que je sois sociologue. Néanmoins, en parcourant les étagères de ma bibliothèque, je me suis aperçu que ses ouvrages y occupaient une place de choix. Je crois avoir accumulé au fil du temps une grande partie de son œuvre. Il y a là ses ouvrages de jeunesse, devenus aujourd'hui de véritables *collectors*, comme sa *Géographie électorale des Bouches-du-Rhône*, coécrite en 1961 avec Antoine Olivesi, ou sa monographie consacrée à *Marseille*, parue en 1963 à la Documentation Française. Viennent ensuite les œuvres de la maturité comme les *Grammaires d'une ville*, *L'imaginaire de Marseille* ou *Les territoires du temps*, ainsi que les ouvrages généraux comme *La ville et ses territoires* et sa contribution à *l'Histoire de la France urbaine*. J'ajoute que, contrairement à d'autres ouvrages qui n'ont plus qu'une fonction décorative dans ma bibliothèque, il m'arrive encore de les consulter. Je le fais toujours avec beaucoup de délectation, non seulement pour l'agrément d'une écriture qu'il est assez rare de rencontrer dans des écrits universitaires, mais aussi parce que ses réflexions me semblent sous-tendues par une approche toujours très actuelle de la ville. Je voudrais donc tenter d'explicitier les raisons qui me semblent conforter l'actualité de l'œuvre

de Marcel Roncayolo, au point qu'elle demeure aujourd'hui une référence incontournable de la recherche urbaine.

En premier lieu, il me semble, qu'outre son érudition, ses qualités d'écriture, il a su, plus que d'autres, relever le défi de la complexité urbaine. La première qualité d'un scientifique est d'être ouvert à la complexité du monde et Marcel Roncayolo est un grand penseur de la complexité urbaine ! Comme nous le verrons, il l'a démontré dans de nombreux domaines d'investigation. Son autre apport essentiel est d'avoir pris au sérieux la notion de culture urbaine, ce qui n'est pas toujours allé de soit dans la recherche urbaine française où il fut longtemps de bon ton de pourfendre, à la suite de Manuel Castells, « le mythe de la culture urbaine »¹. Nous montrerons comment ses travaux ont grandement contribué à l'étayage empirique et théorique de cette notion, ce qui en fait à notre sens un digne continuateur de l'écologie urbaine inaugurée par l'Ecole de Chicago. On verra en outre qu'il a, dans une certaine mesure, bonifié cette perspective en introduisant les échelles du temps - longue durée et événement -, dans l'analyse des phénomènes urbains, préoccupation peu présente dans les premiers travaux d'écologie urbaine.

Une pensée de la complexité urbaine

Définir la complexité n'est pas une tâche très aisée. Cette question a ainsi nourri de volumineux traités théoriques. On doit cependant mettre au crédit de Marcel Roncayolo de l'avoir évoquée d'une manière très pédagogique dans un passage des *Territoires du temps*, où il évoque les « couleurs de Marseille ». Reprenant un texte de Gaston Castel sur les balcons de Marseille, il note que la ville peu paraître grise ou presque noire lorsqu'on y chemine à ras du sol ; mais lorsqu'on accède à un promontoire pour en avoir une vue plus cavalière, on prend conscience des multiples tonalités de la ville.

Voici un court extrait de ce texte : « *Marseille est faite de tonalités relativement atténuées : la pierre claire, blanche ou grise, la verdure de la végétation subsistante et des pinèdes reliques, la mer enfin dans ses bleus (...). Selon les auteurs le blanc l'emporte, l'ocre ou le jaune, le rose léger venant du sol lui-même et des matériaux de construction, la pierre de Cassis, aux*

¹ CASTELLS M., *La question urbaine*, Maspero, Paris, 1972, p. 111.

teintes rosées pour les rebords résistants, les mollasses roses ou ocrées du Cap Couronne ou de Fontvieille, les calcaires plus gris du bassin de Marseille (...). Les toits de tuile eux-mêmes entrent dans ce jeu discret, de leurs tons patinés (...). Ce qui fait la différence dans ce paysage, c'est le temps, la lumière des saisons et des heures de la journée qui font briller ou pâlir, foncer ou blanchir la mer comme les bâtisses. Si bien que Marseille ne se donne pas instantanément comme sa légende d'extraversion le ferait croire. On la mérite somme toute, en variant les points de vue, les jours et les heures. »²

Cette approche de la matérialité de la ville me paraît bien résumer la démarche de Marcel Roncayolo : multiplier les points de vue, dans l'espace et dans le temps pour en appréhender la complexité. Je remarque incidemment que Pierre Bourdieu, en introduction à la « Misère du Monde », a élaboré une définition assez similaire du travail d'enquête sociologique comme aptitude du chercheur à dépasser son point de vue immédiat sur le monde pour embrasser tous les points de vue possibles dans une situation sociale donnée. Ainsi, observe-t-il que « *les lieux dits « difficiles » (comme aujourd'hui la « cité » ou l'école) sont d'abord difficiles à décrire et à penser et qu'il faut substituer aux images simplistes et unilatérales (celles que véhiculent la presse notamment), une représentation complexe et multiple, fondée sur l'expression des mêmes réalités dans des discours différents, parfois inconciliables ; et, à la manière de romanciers tels que Faulkner, Joyce ou Virginia Woolf, abandonner le point de vue unique, central, dominant, bref quasi divin (...), au profit de la pluralité des perspectives correspondant à la pluralité des points de vue coexistants et parfois directement concurrents* ». ³

Ce souci de la complexité urbaine, Marcel Roncayolo l'a illustré dans de nombreux domaines, notamment lorsqu'il traite des questions de morphologie urbaine. On peut évoquer sa critique du modèle « christallérien » de métropole qui rend peu compte du polycentrisme de la région marseillaise : « *Marseille n'a jamais pu entrer aisément dans le vêtement christallérien (...) parce qu'il lui manque une dimension qui est précisément celle des métropoles, si l'on entend par là un étage d'organisation entre l'univers des capitales et celui des chefs-lieux. Marseille oscille au contraire entre deux réalités extrêmes (...): la ville marginale adossée à un étroit*

² RONCAYOLO M. (1996), *Marseille, Les territoires du temps*, Paris, Editions locales de France, p. 134.

³ BOURDIEU P. (1998), « L'espace des points de vue », in *La misère du monde*, Paris, Editions du seuil, p. 14.

arrière-pays ; la capitale sans rivage »⁴. En d'autres termes, Marseille « *n'est ni une agglomération, ni même une aire métropolitaine au sens américain du terme – plutôt une région urbaine, constituée de plusieurs noyaux inégaux, mais non inféodés au plus pesant.* »⁵

Un autre exemple de ce souci de la complexité est fourni par son approche de la division fonctionnelle et sociale de l'espace marseillais, moins simple que ne le laisse penser la thèse du « dualisme géographique marseillais », popularisée par Gaston Rambert avant-guerre, mais qui rend peu compte des espaces de mixité toujours présents dans la ville, tels le célèbre « Thalweg social de la Canebière » ou, en périphérie, cette « troisième ville » où se pérennise encore l'hétérogénéité sociale de l'ancien terroir. « *N'oublions pas la troisième ville !* », comme nous y invitait déjà Joseph Méry, vers 1860, en posant « *l'existence, à côté de la vieille ville et de la ville moderne, née de l'agrandissement de 1669, d'une troisième ville, la ville à la campagne* »⁶. Il y a, dans cette affirmation, plus qu'un simple souci de précision descriptive mais une position de principe refusant toute lecture mécaniste des différences spatiales : « *Les chances de Marseille (et il ne s'agit pas seulement du « génie du lieu »), c'est qu'entre les deux extrêmes, le turnover résidentiel et l'enracinement captif, il reste du jeu ; Les territorialités demeurent relatives, corrigées par l'appartenance à des communautés plus larges, à des filières non spatiales, par la référence à la ville de Marseille, ce qui exorcise quelque peu les risques de déshérence* ».⁷

Ce qui vaut pour les formes spatiales est aussi pertinent pour les catégories sociales. A cet égard, c'est un regard plutôt novateur que porte Marcel Roncayolo sur les populations immigrées de Marseille, qu'il refuse d'assujettir, encore une fois, à une logique de « *simplification, à une interprétation trop rigide de l'ethnique (...), car même transformées par les grands ensembles, elles ont conservées des formes de sociabilité, d'ouverture et de contact avec le reste de la ville* »⁸. Il en résulte que « *Marseille est composée d'immigrants, plus que d'immigrés* »⁹. La remarque est d'importance car elle sort l'immigration de son statut

⁴ RONCAYOLO M. (1990), *L'imaginaire de Marseille – Port, Ville, Pôle*, Coll. Histoire du commerce et de l'industrie de Marseille XIX^e – XX^e siècles, Marseille, CCIM, p. 105-106.

⁵ RONCAYOLO M., *L'imaginaire de Marseille – Port, Ville, Pôle*, op. cit., p. 229.

⁶ Id. Ibid. p. 13

⁷ RONCAYOLO M., *Marseille - Les territoires du temps*, op. cit. p. 106

⁸ Id, ibid., p. 121

⁹ Id, ibid., p. 113

de *res nullius*, pour l'inscrire pleinement dans le patrimoine social de la cité. Car « *la diversité est en fin de compte l'une des formes de Marseille.* »¹⁰

On mesure ainsi les affinités de l'œuvre de Marcel Roncayolo avec « le paradigme de la complexité », telle que l'a explicité Edgar Morin, comme inclusion du tiers dans les processus d'observation et de pensée, en opposition à la logique du tiers exclus, caractérisant la logique classique¹¹.

Un approfondissement de la notion de culture urbaine

L'intérêt de l'œuvre de Marcel Roncayolo ne tient pas seulement à sa posture méthodologique mais aussi à son horizon épistémologique réaffirmé tout au long de ses travaux : approfondir la notion de culture urbaine. Ce projet est présent dès les premiers écrits, notamment dans sa contribution à la *Géographie électorale des Bouches-du-Rhône*, où l'analyse des comportements électoraux est mise en relation avec une géographie culturelle des territoires. Il ressurgira régulièrement dans les ouvrages ultérieurs consacrés à Marseille, tels *Les Grammaires d'une ville* et *L'imaginaire de Marseille*, pour constituer l'objet central des questionnements théoriques de *La Ville et ses territoires*.

En effet « *si la société globale fonde la division entre les groupes, cette division est ressentie à travers des situations de travail, des situations d'habitat ou même de divertissement(...). L'analyse de la culture urbaine passe par la mesure de ces différences, inscrites dans la composition, les pratiques, les paysages de la ville. C'est dire qu'il n'y a d'approfondissement de la notion de culture urbaine, qu'à travers la connaissance de la ville, de l'intérieur, dans ses divisions fonctionnelles, sociales et culturelles – et plus matériellement, morphologiques.* »¹²

Il y a, dans cette trajectoire, une inspiration toujours revendiquée, celle de l'Écologie urbaine fondée par l'École de Chicago dont M. Roncayolo fut très tôt un lecteur attentif. Reprenant les interrogations de la pensée sociale européenne sur le phénomène urbain, (Weber, Simmel,

¹⁰ Id, *ibid.*, p. 121

¹¹ Cf. MORIN E. (1990), *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Le Seuil.

¹² RONCAYOLO M. (1993), *La ville et ses territoires*, Paris, Gallimard, Coll. Folios Essais, p. 88.

Durkheim, Halbwachs...), ce courant de pensée va progressivement poser les bases d'une écologie culturelle de la ville. Le texte fondateur de Louis Wirth, intitulé *Urbanism as a way of life*, en définira le programme en abordant le phénomène urbain « *selon trois perspectives liées : 1) comme structure matérielle formée sur la base d'une population, d'une technologie et d'un ordre écologique ; 2) comme système d'organisation comportant une structure sociale caractéristique, une série d'institutions sociales et un modèle typique de relations sociales ; et 3) comme ensemble d'attitudes et d'idées, et constellation de personnes s'impliquant dans des formes types de comportement collectif et assujetties à des mécanismes caractéristiques de contrôle social.* »¹³

On peut retrouver rétrospectivement dans tout l'œuvre de M. Roncayolo un étayage et une combinaison de ces trois plans de la culture urbaine. Mais c'est peut-être dans *L'imaginaire de Marseille* que l'on en trouve la concrétisation la plus aboutie. Cet ouvrage est une grande fresque reconstituant dans la longue durée les moments forts de la construction de l'identité de cette ville : trois grands cycles de l'imaginaire marseillais, c'est-à-dire trois grandes vagues de changement, au plan démographique, économique, urbanistique, géopolitique qui vont changer les représentations que la ville a d'elle-même et de ses rapports au monde :

- L'agrandissement de 1666 vers la Rive neuve qui va sceller définitivement le rattachement de Marseille à la France,
- La construction des ports nord et le percement de la rue Impériale au XIX^e siècle dans le contexte de l'arrimage progressif de la ville à l'empire colonial français,
- La reconfiguration métropolitaine du dernier tiers du XX^e siècle avec la création de la zone de Fos et l'Opération Euroméditerranée, et sur le plan géopolitique le repositionnement de la ville dans un espace euroméditerranéen qui se cherche encore (bien qu'officialisé par la création récente de l'Union pour la Méditerranée).

Par delà les changements d'échelles géographiques et d'horizons géopolitiques, ces différents projets s'inscrivent dans une certaine continuité sur le plan décisionnel par le fait qu'ils mettent toujours aux prises les mêmes protagonistes : les administrateurs d'Etat, les financiers nationaux et internationaux et les notables locaux, agissant selon un principe de « régulation croisée » du territoire marseillais.

¹³ WIRTH L. (1979), « Le phénomène urbain comme mode de vie », in *L'Ecole de Chicago – Naissance de l'écologie urbaine* (GRAFMEYER Y., JOSEPH I., Ed.), Paris, Editions du Champ urbain, p. 251-257. (Traduction de « Urbanism as a Way of Life », paru dans *The American Journal of Sociology*, vol. 44, Juillet 1938)

- Parmi les administrateurs, on peut citer l'Intendant des galères Arnoul, les ingénieurs des ponts du XIX^e siècle (De Montricher, Pascal, Talabot), tradition qui s'est perpétuée jusqu'à aujourd'hui dans le projet Euroméditerranée avec la commission Masson, lui-même ingénieur des Ponts.

- Les sources de financement, quant à elles, viennent presque toujours de l'extérieur : pour l'agrandissement de 1666, celles-ci ne sont pas très claires, mais Arnoul vitupérait contre les réticences de la bourgeoisie locale à investir dans son projet ; au XIX^e, Marseille devient le terrain d'action privilégié de ceux que Victor Gélou appelait les « avides agioteurs du Nord » : Mirès, les Frères Pereire ou Paulin Talabot. Et aujourd'hui, à côté de groupes comme Véolia, Vinci ou Bouygues, les fonds de pension internationaux sont toujours présents sur la rue de la République.

- Les notables locaux, enfin, n'ont souvent d'autre choix que de s'aligner sur les décisions du pouvoir central ; issus de la Mairie ou de la Chambre de Commerce, les premiers ont de surcroît souvent tendance à suivre la seconde dans l'orientation des grands projets urbains.

Au fil du temps, un certain rééquilibrage tend néanmoins à s'opérer entre ces différents acteurs : l'Etat se démocratise dans ses interventions (la mission Masson - et avant celle-ci l'OREAM - fut tout de même moins brutale que celle de l'Intendant des galères Arnoul). Du côté des financiers, on a des tours de table un peu moins inégalitaires entre capitaux locaux, nationaux ou étrangers. Le rôle des collectivités territoriales change également, celles-ci apprenant à mieux anticiper les changements venus de l'extérieur, celles-ci passant successivement du refus, à l'acceptation (mélange de scepticisme et de croyance) et finalement à l'anticipation. Ainsi : « *Fos, la sidérurgie, le Rhin-Rhône n'ont pas été imposés de l'extérieur (...). Dès les débuts de la CECA, le monde des affaires marseillais et les autorités politiques se constituent en groupe de pression pour intéresser la sidérurgie au site rhodanien. (...) La Chambre de Commerce est la première à réunir des terrains en 1961* ». ¹⁴

On voit ainsi se dessiner « *un modèle libéral de croissance urbaine, (impulsé) par une bourgeoisie de négociants, de riches marchands et de rentiers, (...) porteurs d'une idéologie de la ville* »¹⁵ qui influencera longtemps, au-delà du XIX^e siècle, son développement

¹⁴ RONCAYOLO M., *L'imaginaire de Marseille – Port, Ville, Pôle*, op. cit., p. 224.

¹⁵ RONCAYOLO M. (1996), *Les grammaires d'une ville – Essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, Paris, Editions de l'EHESS, p. 316.

économique, son organisation spatiale, son système de relations sociales et son insertion dans le monde.

Longue durée et évènement dans les cultures urbaines

Une autre contribution de Marcel Roncayolo, plus directement liée au thème de réflexion de la journée, tient à son regard d'historien sur la ville, à l'articulation dialectique qu'il instaure entre forme et mouvement, longue durée et évènement, dans l'analyse des cultures urbaines.

On pourrait être tenté de lire ses écrits, en particulier ses travaux sur la morphologie urbaine marseillaise, synthétisés dans son ouvrage *Les grammaires d'une ville*, à travers le prisme exclusif de la longue durée. « *La ville appartient au temps long* »¹⁶, écrit-il. Particulièrement dans le cadre européen, l'expansion des villes « *ne s'est pas établie en table rase. (...) Les territoires, dans leur consistance matérielle, les paysages urbains deviennent du temps consolidé* »¹⁷. Encore faut-il ne pas s'en tenir à une lecture trop fixiste de la temporalité urbaine, car « *De même que les territoires se font, se fabriquent (dans le temps !), ils peuvent se défaire, s'articuler ou non les uns aux autres, répondre inégalement aux incitations extérieures ou aux transformations de la société urbaine. Rien n'est tout à fait synchrone dans le système ouvert que constitue la ville. Le patrimoine territorial ne peut plus être considéré alors comme simple héritage, mais facteur de devenir* ».¹⁸

L'étude des structures urbaines va dès lors de pair avec une attention forte aux évènements qui peuvent en modifier la trame. Les ouvrages de M. Roncayolo fourmillent d'évènements de tous ordres : militaires, politiques, urbanistiques, économiques ou culturels. Ce flux d'évènements n'a pas qu'une fonction allégorique, ils sont en effet des moments décisifs de la mise en forme des imaginaires urbains comme en témoigne le cas marseillais.

Il y a, tout au long du XX^e siècle, une continuité de grandes manifestations culturelles dans cette ville qui s'amorce avec les festivités du 2500^e anniversaire de la fondation de la ville en 1899, pour se poursuivre avec les Expositions coloniales de 1906 et 1922, et renaître dans la

¹⁶ RONCAYOLO M., *Les grammaires d'une ville*, op. cit. p. 438.

¹⁷ RONCAYOLO M., *Marseille - Les territoires du temps*, op. cit., p. 7.

¹⁸ Id, *ibid.*, p. 8.

période récente avec des expositions telle « L'Orient des Provençaux » en 1982-83 et, aujourd'hui, « Marseille-Provence, Capitale européenne de la culture 2013 ».

« *Sur le champ, ces évènements désarçonnent un peu, mettant en contradiction convictions politiques et prestige local, intérêts économiques (y compris les plus modestes) et principes* »¹⁹. Mais par delà « *leur côté éphémère et parfois, ou souvent, bric-à-brac et carton-pâte* »²⁰, ceux-ci ont toujours été des catalyseurs de l'imaginaire de Marseille, des moments clefs de son anamnèse identitaire, en remplissant plusieurs fonctions :

- Ils participent à la mise en scène du leadership politique local. On constate que ces évènements sont souvent initiés par des Marseillais proches des sphères du pouvoir : Jules Charles-Roux pour les expositions coloniales, sa descendante Edmonde et compagne de Gaston Defferre pour *L'Orient des Provençaux*. Ils ont pour vocation de signifier qui gouverne la ville ; il y a donc toujours une part d'instrumentalisation politique de ces évènements, d'autant plus qu'ils s'accompagnent généralement de la construction de nouveaux équipements hautement symboliques de la hiérarchie des pouvoirs dans la ville.

- Ils s'inscrivent aussi dans une visée géopolitique, en participant à la définition d'un nouveau référentiel territorial pour la ville : l'Empire français pour les expositions coloniales, ou la proche région dans le cas de « L'Orient des Provençaux ». *Marseille* - nous dit Marcel Roncayolo - *paraît sans cesse à la recherche de l'arrière-pays (...) car l'emporium littoral est dépassé (...); c'est l'hinterland, le véritable enjeu.* »²¹. La question est donc de savoir à quel monde se rattache la ville non seulement sur le plan économique mais aussi culturel. Il n'y a jamais eu de réponse définitive à cette question car la ville hésite en permanence entre le proche et le lointain. Mais le problème devient crucial avec la décolonisation, puis la mondialisation. Privé de ses attaches outre-mer, la ville doit, plus que jamais, s'inventer une assise régionale qui lui a longtemps fait défaut.

- Il y enfin un troisième élément qui justifie ces évènements, qui est le désir de cette ville de se référer à un patrimoine culturel commun. C'est bien connu, « Marseille est une ville antique sans antiquités », pour reprendre le constat (un peu dépassé aujourd'hui) de Joseph

¹⁹ RONCAYOLO M., *L'imaginaire de Marseille – Port, Ville, Pôle*, op. cit., p. 194.

²⁰ Id, ibid., p. 206.

²¹ Id, ibid., p. 43.

Méry. C'est que Marseille est une ville portuaire où l'on redoute la « *minéralisation des richesses* »²² comme le dit Marcel Roncayolo. Dans cette économie de flux, de plus en plus tendus, on évite de faire des stocks. La conséquence est que Marseille n'a jamais eu les monuments et, plus généralement, l'espace public à la hauteur de son importance économique et sociale. Lorsqu'il y a des velléités de rattrapage en ce domaine, celles-ci sont très vite subverties par des impératifs de valorisation marchande de l'espace urbain. Depuis l'abandon du projet de Place Royale au XVII^e siècle, jusqu'à l'échec plus récent du Centre directionnel, les exemples sont nombreux de projets avortés de reclassement du patrimoine urbain public. Et nul ne sait aujourd'hui si le projet Euroméditerranée pourra corriger cette anomalie.

Alors on se console avec l'idée que le patrimoine de Marseille « *en dehors de quelques bâtiments et emplacements exceptionnels, c'est la ville elle-même avec ses itinéraires, son habitat vernaculaire, son tissu et la mémoire des pratiques* »²³. Encore faut-il que ce patrimoine, « *moins gravé dans la pierre que dans les pratiques des habitants* »²⁴, soit reconnu et conforté, ce qui est loin d'être le cas. En effet, « *la ville populaire n'est plus tout à fait celle que l'on imaginait autrefois ; elle entre maintenant dans un imaginaire destructif que ses réhabilitations purement physiques ne paraissent pas capables d'inverser ou de corriger* »²⁵.

La ville populaire peut néanmoins se faire voir et entendre lorsque les occasions se présentent. Ce sont les effets paradoxaux des grands événements culturels, initiés par les élites, mais qui sont aussi des moments forts de la mise en scène de la société locale dans ses différentes strates. Depuis le précédent des fêtes du 2500^e anniversaire, ces événements avaient été organisés de telle sorte que « *la ville populaire du centre soit contournée plutôt que pénétrée* »²⁶. Il n'en reste pas moins que le gros de leur public viendra de ces quartiers. Comme le notait fort justement Jean-Louis Miège, cité par Marcel Roncayolo, « *l'exposition de 1906, celle de 1922, avaient ponctué un moment décisif des rapports entre Marseille et le monde méditerranéen musulman. Les pays d'Afrique du nord avaient donné une certaine*

²² RONCAYOLO M., *Marseille - Les territoires du temps*, op. cit., p. 128.

²³ RONCAYOLO M., *L'imaginaire de Marseille – Port, Ville, Pôle*, op. cit., p. 295.

²⁴ RONCAYOLO M., *Marseille - Les territoires du temps*, op. cit., p. 130.

²⁵ RONCAYOLO M., *L'imaginaire de Marseille – Port, Ville, Pôle*, op. cit., p. 296.

²⁶ Id., *ibid.*, p. 191.

image d'eux. Les expositions avaient peut-être été plus encore l'occasion pour Marseille de projeter l'image qu'elle se faisait d'elle-même »²⁷.

Conclusion

On a parfois reproché à Marcel Roncayolo, surtout à la suite de la publication de *L'imaginaire de Marseille*, une interprétation par trop monologique de la culture de cette ville, saisie à travers le prisme exclusif de ses classes dirigeantes. Il avait cependant pris soin de marquer les limites empiriques de son travail : « *placé dans une collection consacrée à l'économie de Marseille, c'est le monde des représentations qui enveloppe les affaires et l'entreprise qu'il essaie de cerner* »²⁸. Ses ouvrages antérieurs et postérieurs ont par ailleurs abondamment étayé la thèse du pluralisme social marseillais et invalidé par avance toute conception totalitaire de la culture urbaine.

Il est vrai cependant que Marcel Roncayolo se refuse à trop durcir les différences sociales pour en faire des isolats culturels. Il montre que, si les dominations sociales sont bien réelles, elles ne s'exercent pas toujours à sens unique. De même les fragmentations spatiales n'excluent pas certaines porosités et emprunts réciproques. En sorte que les phénomènes de ségrégation n'annulent pas toujours la puissance d'agrégation dont les villes sont aussi porteuses.

On ne peut donc faire grief à Marcel Roncayolo de n'avoir pas exploré tous les facettes de la complexité urbaine. On peut cependant lui être reconnaissant de nous avoir fait progresser dans cette voie, en nous léguant des outils essentiels pour y parvenir. Ce que l'on retiendra particulièrement de son œuvre est son approche de la ville comme fait patrimonial, doublement inscrit dans sa matérialité spatiale et son imaginaire social, au sens qu'en donne Ulf Hannerz comme « organisation sociale de la signification »²⁹.

²⁷ Id, *ibid.*, p. 206.

²⁸ Id, *ibid.*, p. 16.

²⁹ HANNERZ U. (2010), *La complexité culturelle – Etudes de l'organisation sociale de la signification*, Bernin, Editions A la croisée